



**Questes**

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

**22 | 2011**

**La route des pèlerins**

---

## La route des pèlerins : avant-propos

**Catherine Vincent**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questes/1373>

DOI : [10.4000/questes.1373](https://doi.org/10.4000/questes.1373)

ISSN : 2109-9472

**Éditeur**

Les Amis de Questes

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 novembre 2011

Pagination : 1-8

ISSN : 2102-7188

**Référence électronique**

Catherine Vincent, « La route des pèlerins : avant-propos », *Questes* [En ligne], 22 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/1373> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questes.1373>

---

© Association des amis de « Questes »

## Avant-propos

Catherine VINCENT

(Professeur, université Paris Ouest Nanterre La Défense - IUF)

Le pèlerinage, trop souvent associé exclusivement à la période médiévale alors qu'il lui est aussi bien antérieur que postérieur, n'en finit pas de fasciner nos contemporains... Il n'est donc pas étonnant que la dynamique association « Questes » en vienne à lui consacrer l'un de ses bulletins qui abordent les thèmes les plus variés de la culture médiévale. Le grand mérite de ce recueil est d'avoir retenu un angle d'approche du phénomène à la fois original et classique : la route. Original, car il met l'accent sur l'entre-deux, ce temps situé entre le point de départ et celui de l'arrivée à destination, et réciproquement, car on oublie toujours le retour du pèlerin, période moins exaltante que celle de l'aller, mais avec laquelle il faut aussi compter. Classique, car, comme Alphonse Dupront l'avait déjà vigoureusement souligné, le voyage, « l'aller vers » écrit-il – la formulation est suggestive de ce qui vient d'être dit –, constitue l'une des trois composantes de tout pèlerinage, avec l'objet sacré visité et la quête du recours<sup>1</sup>.

Les études réunies dans ce volume balaient une large chronologie, depuis les premiers pèlerinages en Terre sainte, au IV<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle ; elles embrassent un espace occidental très vaste, où la part belle est faite au monde de l'Empire, ce dont on ne peut que se réjouir car celui-ci est encore mal connu dans cet aspect de son histoire ; elles se fondent enfin sur des sources variées, œuvres littéraires ou documents de la pratique, ce qui atteste une fois de plus la richesse et l'intérêt de la vraie pluridisciplinarité. Aux publications de leurs devanciers, qui ont nourri

---

<sup>1</sup> Alphonse DUPRONT, *Du sacré : croisades et pèlerinages ; images et langages*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1987.

leurs propres travaux, ces jeunes chercheurs apportent des compléments du plus grand intérêt et qui entrent en consonance, de manière frappante, avec les axes actuels de la recherche sur l'histoire des sanctuaires et de la pratique du pèlerinage.

En réfléchissant sur la route, sans s'enfermer dans la problématique stérile des « chemins de pèlerinage », les études réunies mettent en évidence que le « voyage » entrepris vers un lieu, si saint soit-il, comme Jérusalem, se départit rarement de motivations parfois bien éloignées de la seule dévotion. Ce que l'historien peut comprendre du déplacement entrepris en Terre sainte, au début du IV<sup>e</sup> siècle, par Hélène, mère de Constantin, en constitue une parfaite illustration, de même qu'en portent témoignage les nombreux récits de voyages laissés par des nobles allemands de la fin du Moyen Âge. La rupture avec le quotidien que représente un voyage au long cours – car ce sont de tels déplacements dont il est ici majoritairement question – comporte une dimension initiatique, au sens large, celle de la découverte de l'ailleurs, de l'autre (autres visages, autres lieux, autres usages) et de l'expérimentation des réactions que suscitent de telles aventures. On conçoit sans peine que des perspectives guidées par l'exercice du pouvoir soient présentes, quand ces voyages concernent des personnalités aussi puissantes que la mère d'un empereur romain. Pour des périodes plus tardives, la dimension politique ou civique attachée à tel ou tel culte, favorisé par les princes ou les pouvoirs urbains, a été bien mise en évidence : connue pour le roi de France au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle, elle n'était pas absente des préoccupations de leurs prédécesseurs et de tous les autres souverains<sup>2</sup>. Mais le goût de la

---

<sup>2</sup> Cf. Colette BEAUNE, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1985 ; *La Religion civique à l'époque médiévale et moderne (Chrétienté et Islam)*, André VAUCHEZ (dir.), Rome, École française de Rome, « Collection de l'École française de Rome », 213, 1995 ; Nicholas VINCENT, *The Holy Blood : King*

découverte et la recherche de l'aventure peuvent aussi se mêler à la piété pour des « pèlerins » moins en vue, fussent-ils de condition aristocratique. Cette forme de « divertissement », au sens pascalien du terme, qui se niche dans tout pèlerinage, a été de longue date dénoncée par les maîtres spirituels qui furent nombreux à s'en méfier, depuis les Pères de l'Église jusqu'aux auteurs plus tardifs, parmi lesquels se trouvent de hautes figures médiévales telles le chancelier de l'université de Paris Jean Gerson, ou de célèbres prédicateurs comme Olivier Maillard ou Jean Geiler de Kaisersberg<sup>3</sup>. Leurs arguments furent souvent les mêmes, en faveur de l'intériorisation du geste : ce qui était d'abord préconisé aux religieux et religieuses en vint à s'appliquer à tous les fidèles. Le pèlerinage « en chambre », accompagné de l'assistance aux offices dans les églises locales et d'aumônes correspondant aux frais du voyage, avaient à leurs yeux plus de mérite que la fréquentation, périlleuse à tous égards, de « la route ».

L'évidence selon laquelle la route constitue le trait d'union entre divers points ne doit pas pousser à des déductions hâtives en ce qui concerne la constitution d'un soi-disant réseau des « voies de pèlerinage », à partir, notamment, de la cartographie de l'équipement en centres d'accueil, comme le souligne fort judicieusement l'étude consacrée aux hôpitaux lillois de fondation comtale. Le débat a fait couler beaucoup d'encre ! Il semble que désormais l'on se rallie au vieux proverbe : si tous les chemins mènent à Rome, ils mènent aussi bien à Compostelle, au Mont-Saint-Michel et à toutes les autres destinations. Autrement dit, les

---

*Henri III and the Westminster Blood Relic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

<sup>3</sup> Voir Catherine VINCENT, « Spiritualité et pratique du pèlerinage chrétien : l'irréductible tension ? », in Pierre-Gilles Girault (dir.), *Saint Jacques : le culte et les pèlerins en Val de Loire*. Actes du Colloque organisé par la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher au Château royal de Blois le 13 avril 2007, Orléans, Paradigme, « Medievalia », 67, 2008, p. 7-23 et *Identités pèlerines*. Actes du Colloque de Rouen (15-16 mai 2002), Catherine Vincent (dir.), Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2004.

usagers des chemins médiévaux, de même que les hôtes des hospices situés le long, étaient loin d'être tous des pèlerins, de même que les pèlerins étaient loin d'être tous de pauvres marcheurs aux pieds endoloris.

Les études qui suivent montrent bien, confirmant par là ce qui est observé dans d'autres travaux, la multiplicité des sanctuaires en Occident, entre lesquels il convient d'établir une rigoureuse hiérarchie. Certes, les hauts lieux du christianisme, Jérusalem et Rome, ainsi que ceux qui, tel Saint-Jacques de Compostelle, sont issus de l'histoire propre à cet espace, sont bien présents dans les sources. Mais on constate que, même si, en raison de leur prestige et de leur longue tradition dans l'histoire chrétienne, ils sont immédiatement associés au concept de pèlerinage, ils ne doivent pas éclipser dans la pratique régulière la myriade de lieux au rayonnement local et régional que les sources ne cessent de révéler. À cet égard, le repérage des destinations fréquentées par les membres de la communauté de l'Hospice Comtesse de Lille apporte des données fort intéressantes sur les lieux de pèlerinage des Flandres les plus prisés à la fin du Moyen Âge. De même, le bilan dressé pour le monde de l'Empire montre la floraison progressive des lieux de culte sur ce territoire, placé par sa christianisation plus tardive que les autres parties de l'Occident dans une situation déficitaire. Derrière cette prolifération, que corroborent toutes les enquêtes régionales qui ont été menées ou sont en cours et sont réunies ou en voie de l'être dans plusieurs opérations d'inventaire des sanctuaires et lieux de pèlerinage (Pays Bas, Italie, France<sup>4</sup>), ne se profilent pas uniquement les transferts de sacralité depuis la Terre sainte qui intéressent des reliques majeures comme la Santa Casa de Lorette ou les *signa* de la Passion<sup>5</sup>. La

---

<sup>4</sup> Voir sur ce point les sites <http://sanctuaires.coldev.org/> pour la France, <http://www.santuaricristiani.iccd.beniculturali.it/> pour ce qui concerne l'Italie et <http://www.meertens.knaw.nl/bedevaart/> pour les Pays-Bas.

<sup>5</sup> Cf. Yves-Marie BERCE, *Lorette aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : histoire du plus grand pèlerinage des temps modernes*, Paris, PUPS, « Roland Mounier », 48, 2011 ; Chiara

fragmentation et la multiplication par contact de nombreuses reliques (sont ici évoqués les fragments du chef de saint Jacques que se disputent l'abbaye Saint-Vaast d'Arras et la collégiale Saint-Pierre d'Aire-sur-la-Lys) ainsi que les multiples inventions ou l'apparition de reliques eucharistiques traduisent la volonté de démontrer, médiations sensibles à l'appui, l'actualisation dans tout espace de l'histoire qui s'est vécue en Palestine et que réincarnent les corps saints ou la présence eucharistique, dont le IV<sup>e</sup> concile du Latran a énoncé le mystère par le terme de *transsubstantiation*, à la suite des théologiens du XII<sup>e</sup> siècle.

La pluralité des lieux de pèlerinage, si modestes et éphémères soient-ils, est un indice majeur de la réalité concrète de ce geste dans la vie des fidèles. Mais il est souvent bien difficile à l'historien d'aller plus loin dans l'appréciation quantitative de cette pratique. L'affaire a été longuement et parfois âprement débattue à propos de la fréquentation des routes de Saint-Jacques, dont l'histoire a pu être réécrite en fonction de l'engouement contemporain pour cette longue marche, qui séduit toujours davantage nos contemporains pour des raisons très variées. On n'en soulignera que plus l'intérêt du témoignage livré par les archives de l'Hospice Comtesse de Lille sur les pèlerinages entrepris, à titre individuel et collectif, par les laïcs mais aussi les religieux de l'établissement. Elles révèlent comment la visite aux sanctuaires était inscrite dans le rythme annuel de la communauté, accomplie pour le salut de tous ses membres, voire également des hôtes dont elle avait soin, malades, pauvres et pèlerins, vifs ou morts. Sans doute faut-il inclure dans la perspective qui anime ces voyages la quête des indulgences proposées par l'un ou l'autre des lieux visités et dont les bienfaits rayonnent largement au titre de la communion des saints. Mais on retiendra que les déplacements de ces religieux

---

MERCURI, « *Stat inter spinas lilium* : le lys de France et la couronne d'épines », *Le Moyen Âge*, CX, 3-4 (2004), p. 497-512.

hospitaliers ne semblent pas avoir comporté la dimension ascétique que l'on associe souvent aux pèlerinages, sur la foi des traités pénitentiels et des sources littéraires.

Telle est bien en effet l'un des ressorts qui sous-tend la présence du pèlerinage dans les trois romans médiévaux *Floire et Blanchefleur*, *Amadas et Ydoine* et *L'Escoufle* analysés par l'une des contributions du volume. On finirait par se demander si l'historien du pèlerinage n'a pas été victime de cette présentation du geste, dans l'image qu'il a lui-même forgée. Sans nier les difficultés du voyage, il est cependant manifeste que les auteurs littéraires se sont plu à multiplier les embûches et à faire de ces longs parcours un procédé dramatique pour séparer puis réunir les amants. Que telle ou telle notation précise ancre leur récit dans la réalité la plus concrète de la vie sur la route, dans les auberges et les lieux de culte, nul n'en disconviendra. Mais il apparaît aussi que, sous leur plume, le pèlerinage est principalement envisagé dans sa dimension métaphorique de la quête individuelle et du cheminement de la vie, avec ses joies et ses épreuves. La métaphore, qui se trouve dans toute la littérature spirituelle, jusque dans les œuvres monumentales du moine cistercien Guillaume de Digulleville, et dont la pastorale a fait grand usage, était à ce point familière de la culture médiévale que Raoul de Houdenc n'a pas hésité à en construire une conception inversée, *Le Songe d'Enfer*, qui campe un univers aux antipodes de l'ascèse, où le droit aux plaisirs terrestres est puissamment revendiqué. L'exploitation de ce procédé permet à notre auteur de développer sa nostalgie des valeurs courtoises et de se démarquer d'un discours ecclésiastique qui propose alors une localisation trop réaliste de l'Enfer, à ses yeux<sup>6</sup>. Il expose ainsi que la « Voie d'Enfer » n'est ni une route carrossable, ni un chemin caillouteux menant vers un lieu redoutable, mais

---

<sup>6</sup> Cf. Jacques LE GOFF, *La Naissance du Purgatoire*, Paris, Gallimard « Bibliothèque des histoires », 1981.

la voie de l'intériorité. Pour provocateur qu'il soit, le propos rejoint l'exploration de la conscience que propose également aux fidèles, pour sa part, la nouvelle pastorale, en un mouvement de « socratisme chrétien », selon la formule du père Marie Dominique Chenu<sup>7</sup>.

La place accordée à la conception métaphorique du « pèlerinage de vie humaine », devenue un motif littéraire au grand succès, signe sa présence au plus profond de la culture de l'époque. Il ne conviendrait pourtant pas d'en conclure trop rapidement à une pratique assidue des déplacements vers les destinations les plus lointaines qui sont régulièrement citées dans les œuvres littéraires. C'est la fréquentation des sanctuaires de proximité qui l'emporte et rend le geste familier. Quant aux récits qui évoquent les centres prestigieux, Jérusalem, Rome ou Saint-Jacques, ils nourrissent l'imaginaire, tandis que les diverses voies de la transmission du christianisme, liturgie, prédication, prière, font de même, pour la métaphore de la « vie pèlerine » qui est celle de chaque fidèle.

La visite aux sanctuaires et la fréquentation de la route qui y conduit sont donc à prendre en compte parmi les formes d'expression de la vie religieuse en Occident tout au long du Moyen Âge, aux côtés des autres modes d'encadrement des fidèles. Les riches études ici rassemblées, et dont il faut remercier les auteurs, en apportent de nouveaux témoignages, fort suggestifs. Inscrite au plus intime de l'expérience, elle ouvre un espace de liberté, où s'expriment les choix de chacun, comme on l'observe à travers la variation de ceux des pieurs à l'Hospice Comtesse de Lille. Elle dessine aussi, pour celui qui l'entreprend, une voie de pardon et de grâce, dans l'espoir de voir se reproduire en sa faveur l'un ou l'autre miracle évangélique. Faut-il penser que, le long de la route, d'une manière

---

<sup>7</sup> Marie Dominique CHENU, *L'Éveil de la conscience dans la civilisation médiévale*, Montréal/Paris, Institut d'études médiévales/Vrin, 1969 ; plus récemment, *L'Individu au Moyen Âge. Individuation et individualisation avant la modernité*, Brigitte Miriam BEDOS-REZAK et Dominique IOGNA-PRAT (dir.), Paris, Aubier, 2005.



concrète, symbolique, voire inversée, chacun pouvait alors faire siens, dans sa prière au Christ, les mots de l'auteur de l'*Imitation de Jésus Christ* : « J'aime mieux être avec vous voyageur sur la terre, que de posséder le ciel sans vous »<sup>8</sup> ?

---

<sup>8</sup> *L'Imitation de Jésus-Christ*, Félicité DE LAMENNAIS (trad.), Paris, Seuil, 1961, Livre III, chap. 59, p. 201.